

rien produit; rien, pas même une corbeille de blé. Et d'argent, nous n'en avons pas non plus, nous n'avons encore rien reçu, pas un sou (à cause de la guerre au Lessouto et au Transvaal).

Aarone, Andrease, Christina, Louisa, Elizabetha, Césarina (leurs femmes et la veuve d'Azaele), Litsabako, Ma-Baruti, Laura, Adèle, Yuda, Carolina, Abrahamama, Ebenézere, tous vous saluent, toi et madame. Salue aussi pour nous tous les chrétiens qui nous aiment en France, en Angleterre, en Ecosse, et aussi les missionnaires qui vont venir avec toi. Je te le répète, ne sois pas triste de mon silence, je t'écrirai constamment du moment que les voies seront rouvertes.

ASERE SEGAGABANE.

LETTRE D'AARON

Nguapa, 24 mai 1881.

Mon cher père F. C.,

Mon frère Asere t'a déjà donné toutes nos nouvelles, et dit comment nous sommes. Je sais bien qu'en voyant ma lettre tu diras : Pourquoi a-t-il été si longtemps sans m'écrire? — Nous, nous avons bien reçu ta lettre du 21 janvier, mais ce n'est que ces jours-ci qu'elle nous est parvenue. C'est une grande joie pour nous que de recevoir de vos nouvelles, et aussi celles que vous nous donnez du Lessouto. Car nous n'entendons plus rien du Lessouto, nous ne recevons signe de vie de qui que ce soit, parce que les chemins sont tous bloqués... Aussi sommes-nous comme des gens en prison et l'ennui nous dévore. Il n'est pas chez nous seuls d'ailleurs, mais aussi là-bas chez les Makouapas, à Valdézia. Nous venons de voir Bethuele ici. Là-bas, ils s'imaginaient

que nous, nous recevions des lettres. Bethuele et ceux qui l'accompagnent ont été envoyés par leur pasteur, ils sont passés et sont allés jusqu'à Mangouato, non seulement pour chercher des nouvelles, mais aussi pour s'y procurer certains articles de première nécessité qui leur manquent. Les Boers ont fait main basse sur les marchandises des Anglais de ce pays-là.

...Les affaires ici, cette année, vont en empirant. En voici une preuve. Nous venons de voir mettre à mort un homme accusé de sorcellerie. C'était le soir. On nous dit qu'on avait saisi un sorcier au *Khothla* (la place publique où se rend la justice et où se traitent les affaires). Nous n'attachâmes pas d'importance à la chose d'abord. Mais au coucher du soleil, nous entendîmes un tumulte inaccoutumé. Nous demandons ce que c'est ; on nous répond : On a saisi un sorcier et on va le mettre à mort. Nous accourons immédiatement, et trouvons en effet un homme lié à un arbre. Nous demandons : « Est-ce bien vrai que vous allez tuer cet homme ? » — « Oui, répond-on, le chef a déjà donné des ordres pour qu'on le mette à mort. » Nous envoyons un message au chef Kobé pour demander, si c'est bien par ses ordres que cet homme va être mis à mort. — « Oui, dit-il, ce sont mes ordres. Cet homme, c'est un sorcier, le fléau du village ! » — Nous nous rendons alors vers lui pour bien comprendre ce dont il s'agit. En arrivant, nous demandons au chef : « De quoi accuse-t-on cet homme ? Qu'a-t-il fait ? » Il répond : « Moalafi ne vous l'a-t-il pas dit ? — Oui, il nous l'a dit ; mais nous avons voulu venir nous-mêmes vers toi et entendre de ta bouche, quelles sont les accusations qui pèsent sur cet homme, et te demander si on l'a réellement vu faisant de la sorcellerie ? — Je ne veux point revenir sur ses affaires, dit-il, c'est le fléau de tout le monde. Je ne cherche plus de témoins ; je dis, moi, qu'on le tue. » — Nous essayâmes encore de parler, mais il nous interrompit brusquement en disant : « Assez, taisez-vous, je ne veux plus qu'on me parle

de cet homme ! » — Nous avons la bouche fermée, car en nous parlant il était dans une très grande colère. En pensant que le kothla, c'est le lieu où nous nous réunissons, nous tentâmes un dernier effort : « Ne nous avais-tu pas dit que le kothla serait le lieu de la prière ; aujourd'hui où nous réunirons-nous, puisque ce même kothla est le lieu où tu vas répandre le sang d'un homme ? » — Il se tut, et bientôt nous nous éloignâmes. Nous pensâmes alors qu'il était de notre devoir d'aller parler de Jésus au condamné, afin qu'il ne mourût pas sans le connaître. Nous nous rendîmes donc au kothla et allâmes droit au fils aîné du chef. « Nous te demandons la permission, dîmes-nous, d'aller parler à cet homme-là. » — Il répondit : « Il n'est plus temps, c'est trop tard. » — Nous repartîmes : « Il y a encore du temps, permets-nous. » — « Non, non, c'est trop tard. » — Nous insistâmes : « Mais pourquoi nous refuser ? Il faut que nous parlions à cet homme de Jésus, afin que lui aussi le connaisse avant de mourir. — Je croyais, dit-il, que vous vouliez parler d'autres choses, vous pouvez aller et causer avec lui. » Nous allâmes ; nous l'exhortâmes, le suppliant de se donner sans délai à Jésus, puisque ce jour-là même il allait comparaître devant Dieu. C'était un homme qui n'avait jamais encore entendu parler des choses de Dieu ; il nous demanda : « Que faut-il que je fasse pour croire à Dieu ? Je ne sais pas ce que c'est que de croire à Dieu, moi ! Comment puis-je croire ? » Nous l'exhortâmes beaucoup ; mais nous le quittâmes sans qu'il parût avoir rien compris. C'était un homme qui n'avait jamais entendu l'Évangile, et qui vivait loin du village parmi les Makhalaharis. Nous recueillîmes ainsi cette leçon que d'être étranger à l'Évangile, c'est le plus grand des malheurs.

A Mangouato, l'œuvre prospère d'une manière remarquable cette année. Un grand nombre de personnes se sont converties, et les chrétiens que tu as connus et d'autres sont tous des évangélistes.

Nous nous portons tous bien. L'enfant d'Asere cependant a un abcès près de l'œil, qui ne se guérit pas. Yuda (son fils) grandit bien, quoiqu'il ait été très malade ; il commence déjà à parler.

Nous pensons envoyer nos femmes à Mangouato pour moissonner et gagner un peu de blé, car nous avons la famine, et nous n'avons rien pour acheter de la nourriture cette année. Nos femmes iront avec Andrease, et Asere et moi resterons ici. — Tu nous dis que notre mère nous a envoyé des almanachs ; nous ne les avons jamais vus. Asere, Andrease, Ma-Mika, Elizabetha, Christina, Ma-Bene, et les enfants vous saluent avec une grande joie ; saluez en notre nom les pasteurs de France, nos grands-pères. Adieu, mon père et ma mère, encore adieu. C'est ce que j'avais à dire.

AARONE.

MISSION DU SÉNÉGAL

LA FIÈVRE JAUNE A SAINT-LOUIS

A peine sommes-nous délivrés en quelque mesure des préoccupations que nous donne notre mission du Lessouto, qu'un nouveau et grave sujet d'inquiétude nous vient du Sénégal. Nos lecteurs savent déjà par les journaux quotidiens que la fièvre jaune a fait une nouvelle apparition à Saint-Louis. D'après les récits de témoins oculaires, cette épidémie s'annonce comme la plus redoutable qui ait encore visité le Sénégal. Le nombre des victimes s'élevait, aux dernières nouvelles, à 120, pour les blancs seulement. Ce qui aggrave la situation, c'est que les moyens de combattre la maladie ou de la prévenir en assainissant les maisons, l'acide phénique ou le quinquina, font presque entièrement défaut. Et c'est à peine si la mauvaise saison, qui comprend les mois d'août, de septembre et d'octobre, est commencée !